

AUX MAINS DES HOMMES

[TORETANTZ]





UFO Distribution présente une production **JUNA FILMS**

AUX MAINS DES HOMMES

ITORE TANZTI

UN FILM DE KATRIN GEBBE

AVEC JULIUS FELDMEIER SASCHA ALEXANDER GERSAK ANNIKA KUHL

SORTIE LE 25 JUIN 2014

ALLEM AGNE 2013 - 1H50 - DCP FOR MAT IM AGE 2,39 - SON 5.1

Photos et dossier de presse www.ufo-distribution.com

Distribution France

UFO DISTRIBUTION Tél. 01 55 28 88 95 ufo@ufo-distribution.com Presse

ROBERT SCHLOCKOFF & BETTY BOUSQUET Tél. 01 47 38 14 02 rscom@noos.fr

Precherche sein d'un SIS

Le jeune Tore est à la recherche d'une nouvelle vie au sein d'un groupe religieux, des punks chrétiens appelés les "Jesus Freaks". Au hasard de leurs déplacements, il fait la connaissance de Benno, en l'aidant à redémarrer sa voiture d'une manière quasi miraculeuse. Il emménage dans son jardin, sous une tente, et devient un membre de la famille.

Mais Benno n'est pas l'être bon et généreux que Tore imaginait. Les humiliations et la violence qu'il lui fait bientôt subir vont mettre à l'épreuve la foi de Tore.

ENTRETIEN AVEC KATRIN GEBBE

Le film est tiré d'un fait divers, comme on l'apprend à la fin. Avez-vous tenté de coller à la réalité ?

Non, ce n'est pas une reconstruction précise. Il aurait fallu en savoir beaucoup plus sur les faits, et surtout la dimension du drame social ne m'intéressait pas. AUX MAINS DES HOMMES est plus une interrogation sur le bien et le mal, la foi et l'idéalisme.

Vous abordez plutôt l'histoire sous un angle mystique, à l'image de certaines réalisations des années 70, alors qu'une approche sociale est plus commune aujourd'hui, surtout s'agissant d'un fait divers.

C'est exactement ce que je ne voulais pas faire.

En Allemagne, il n'y a que des drames sociaux et des séries policières pour la télévision. Pour le film, j'ai voulu amener une forme de poésie ins-pirée de la symbolique de la souffrance du Christ. Dans les documents que j'avais trouvés lors de mes recherches, les medias décrivaient ce jeune garçon comme une victime, un attardé mental, et la famille comme des dégénérés. Je trouvais important de lui donner une force. Une autre inspiration, littéraire cette fois, était L'Idiot de Dostoïevski. Le Prince Myshkin est aussi un épileptique, c'est un être bon, aux confins de la naïveté, les gens qui l'entourent le traitent mal et l'utilisent, l'emmènent du côté obscur.

Les Jesus Freaks dont fait partie Tore est un mouvement originaire des Etats-Unis ? En avez-vous rencontrés ?

Ils ont été créés à Hambourg. Et maintenant on en trouve un peu partout en Europe. Mais c'est en effet d'inspiration américaine, et je pense que les trois fondateurs de ce mouvement il y a une vingtaine d'années à Hambourg s'en sont inspirés. Ils trouvaient que l'église était ennuyeuse. Ils ont voulu suivre Jésus, plus que Dieu, d'une manière moderne. J'en ai rencontrés il y a 15 ans à un concert, je les ai trouvés assez barrés, peut-être parce que je ne suis pas croyante. Mais après mes recherches, j'ai eu le sentiment que leur

approche moderne était plutôt intéressante, cette idée de montrer que croire en Dieu peut être cool et beau, et d'essayer d'attirer les jeunes et de les aider à trouver leur place.

Tore est épileptique, mais ses crises peuvent aussi être interpétées commes des visites du Saint-Esprit qui prendrait possession de son corps. On pense à ces images documentaires sur les églises américaines où les gens sont possédés par le Saint-Esprit, se contorsionnent dans tous les sens. Etait-ce une référence consciente?

Il y a un documentaire américain, Jesus Camp, sur les jeunes qui partent dans ces camps. Ils parlent dans des langues inconnues, c'est assez dur à voir, ils crient dans leurs prières, habités par la peur d'être envoyés en Enfer. Cela m'a beaucoup touché. Tore est encore un enfant, entouré par ce groupe charismatique, eux aussi dans une transe totale, comme des martyrs. A travers mes recherches, je me suis rendue compte qu'il y avait toujours ce désir fondamental de se perdre dans un ailleurs.

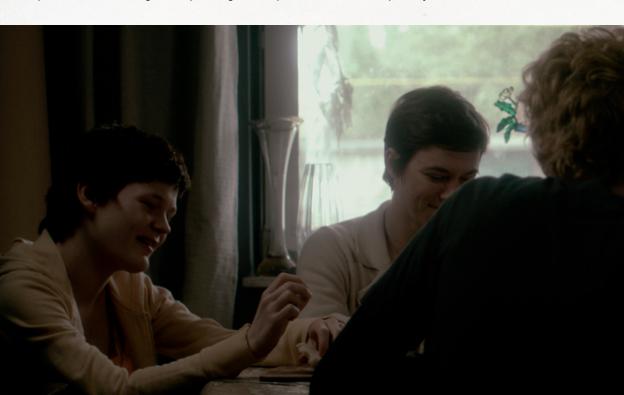
La famille qui accueille Tore a une dimension symbolique – c'est une famille par procuration ?

Au départ, je ne pensais pas à la famille dans son ensemble, je faisais seulement des



recherches sur le père. Quel genre de personnage était-il? Un monstre? Un psychopathe? Mais on trouve derrière chaque personnage des éléments de tragédie. La mère, par exemple, essaie vraiment de préserver sa famille. Mais elle est égoïste, elle est centrée sur elle-même et n'est prête à aucun sacrifice. Elle perd tout à la fin. L'adolescente est le personnage auquel le public peut s'identifier le plus. Elle a confiance en elle, mais n'est pas encore assez grande pour agir. Son par-

cours va consister à se libérer de ses chaînes. Elle peut aimer, comprendre, tout en étant habitée par une sorte de rage. Le père, lui, est un personnage tragique. Il essaie de tout contrôler, mais il perd justement le contrôle. Ce qu'il aimerait, c'est avoir la foi, mais il n'a rien, il n'a que ses potes. S'il les perd, il ne lui reste plus rien. Personne ne peut l'aimer pour ce qu'il est, car il n'a pas d'identité propre. J'ai travaillé sur le profil psychologique de chacun et quand j'ai assemblé la famille, elle



fonctionnait très bien. Dans la vraie vie, cette famille aurait pu être comme cela. Il y a une dynamique intéressante entre les personnages.

Et Tore, face à cette famille ?

Il est comme un drap blanc sur lequel les gens projettent leurs propres pensées. Il est tout à la fois. C'est un garçon, mais il y a aussi des aspects très féminins chez lui. Comme je disais, on peut le voir autant comme un idiot qu'un Jésus Christ des temps modernes. C'est un croyant, mais peut-être simplement un idéaliste.

Il y a ce moment où il a vraiment peur, il cite la Bible et dit : « si je ne crois pas, je n'ai rien ». Sur ce point, je suis en totale connexion avec le personnage, car pour moi c'est comme faire un film : il faut se battre et affronter les obstacles. Il y a des moments de doute où l'on se demande si cela vaut la peine de faire tant d'efforts. Mais pour ce film, j'ai vraiment





voulu me battre et il y a eu un moment où j'ai pensé : « je ferai ce film, point ». J'aime les gens qui ont des idéaux. Mais si on les suit, on doit faire face aux conséquences. C'est ce qui peut choquer à la fin. Jusqu'où peut-on aller pour ses idéaux ?

Le film, avec ses trois parties, sa symétrie du début et de la fin dans l'eau, est très structuré. Quelles ont été les différentes phases d'écriture ?

J'ai d'abord beaucoup travaillé sur les atmosphères. J'avais des livres remplis d'images, de photos, de peintures qui me traversaient l'esprit. Il y a eu beaucoup de changements dans le scénario. À l'origine, on en savait plus sur le passé de Tore. J'avais imaginé que sa mère aurait pu être une sorte de nonne, elle aurait eu l'enfant sans père. Il aurait été élevé et façonné par elle. Mais cela faisait trop de narration, et la relation entre le fils et la mère prenait trop de place. J'ai pris la décision difficile de faire disparaître la mère du scénario. J'ai supprimé une autre séquence, dans laquelle on voyait Tore sortir de l'asile - tout le monde aurait pensé d'emblée qu'il est fou. Ma dernière décision a été de me focaliser sur cette famille, de ne garder à côté de ça que les Jesus Freaks, car ils sont spéciaux et installent un climat au début du film. Le chapitrage est arrivé en dernier, juste avant le tournage. Il permet de prendre une distance avec l'histoire pour réfléchir à ce qu'on voit.

Ces chapitres évoquent la trilogie d'Ulrich Seidl. Mais vous en êtes aussi proche par vos personnages, qui créent leur propre enfer.

J'ai vu les films d'Ulrich Seidl. C'est un réalisateur qui m'inspire, il n'a pas peur de plonger dans les désirs les plus enfouis de ses personnages. La plupart d'entre eux sont solitaires et désabusés. J'ai essayé de trouver « l'élément tragique » dans chacun de mes personnages. C'est une chose qui prend vie quand le désir et le besoin se retrouvent dans un conflit insoluble et que l'issue est un désastre.

Vous avez aussi fait un choix technique, la caméra suit Tore comme s'il y avait une présence derrière lui qui l'accompagne.

C'est une question qu'on s'est posée avec mon directeur de la photo. Qu'est-ce qui fonctionnerait avec ce genre d'histoire? Nous aimons beaucoup la caméra au poing, nous l'avions beaucoup utilisée auparavant. Nous avons pensé : « si Jésus était là, où serait-il? » On ne sait pas vraiment si c'est le spectateur ou Jésus. Il y a donc cette caméra qui le suit de très près, qui n'agit pas, mais qui observe, qui reste avec lui.

Comment avez-vous travaillé avec vos comédiens ?

Pour moi, il est important de construire une base solide, fondée sur des discussions avec les acteurs, sur le sujet et les relations entre les protagonistes. J'ai d'abord laissé Julius, qui joue Tore, cogiter seul au sujet du personnage, puis lui ai montré un certain nombre de films dont les personnages pouvaient l'inspirer. C'était important à mes veux de construire le personnage graduellement, c'est un jeune homme différent, qui pense de façon peu commune, qui bouge différemment, se comporte de façon parfois étrange. Ça n'a pas été facile de trouver le rôle principal. Beaucoup des acteurs que nous rencontrions avaient du mal à incarner cette part enfantine de Tore, ils avaient vite l'air ridicule. Julius a un profil d'intellectuel, mais en même temps laisse clairement paraître cette naïveté. Nous avons eu les mêmes difficultés pour Sunny, la jeune fille : il fallait qu'elle soit assez jeune, mais suffisamment mûre pour suggérer une intelligence, une compréhension de la situation.

A Cannes, les réactions ont été très contrastées. Qu'est-ce qui selon vous a pu choquer le public cannois ?

On m'avait prévenue qu'à Cannes le film ne plairait pas à tout le monde, car il parle de





religion et de violence, et c'est un cocktail un peu toxique. Le film en appelle aux émotions et si l'on se met du côté du protagoniste, on ressent sa souffrance, ce que certains vivent mal. La foi, la croyance sont des choses très personnelles, cela amène à beaucoup de questionnements éthiques, donc cela les a provoqués, c'est une bonne chose.

Le public a semble-t-il aujourd'hui plus de problèmes avec la représentation de la violence au cinéma - les films sont globalement moins violents, plus lisses – que dans les années 70 ou 80. AUX MAINS DES HOMMES ne fait pas d'ellipse sur la violence.

Tout d'abord, c'est peut-être dur à croire, mais la réalité était pire. Depuis le début, la violence est au coeur de cette histoire. Le personnage principal est confronté à toutes sortes de cruautés, mais selon moi, plus il souffre, plus il rayonne. Personne n'irait aussi loin que lui. A la télévision allemande, tous les soirs, une douzaine de personnes sont tuées, peut-être plus, les séries criminelles suivent toutes les mêmes règles, et atténuent la sensibilité des gens. Les gens regardent des meurtres en dînant. Je trouve ça horrible, c'est du divertissement! Est-ce que ce n'est pas plus cruel?

De notre côté, nous n'avons pas voulu faire

un drame social, ni une histoire d'amour, ni un film d'horreur. On a voulu dérouter le spectateur. La scène du poulet offre une occasion unique et indocile de montrer la brutalité. Le public ressent ce dégoût et se sent malade. C'est la lecture directe de la scène, au premier degré. Mais à un autre niveau, cette séquence est filmée comme le dernier repas de la Cène. On sait déjà beaucoup du dénouement en regardant cette scène. Pour moi, il y a une poésie très sombre là-dedans.

Certains, à commencer par vos détracteurs, ont pu rapprocher AUX MAINS DES HOMMES des films les plus durs de Michael Haneke. La comparaison vous plaît-elle?

Oui, c'est notamment Funny Games qu'on a mentionné. C'est un sacré compliment d'être citée aux côtés de Haneke, Pasolini ou Lars Von Trier. Ils représentent pour moi les plus grands artistes-cinéastes. Ils travaillent sans faire de compromis, ils sont sûrs de leur vision, ils sont courageux. Donc bien sûr cela me rend fière.





KATRIN GEBBE

Née en 1983, Katrin Gebbe, réalistarice et scénariste allemande, vit à

Hambourg. Elle débute sa carrimentaux à l'Académie des aux Pays-Bas, puis des Beaux-Arts de Etats-Unis. En 2006, elle décommunication visuelle, avant maîtrise en réalisation à l'Ecole En octobre 2008, elle obtient réalise des courts-métrages, film de fin d'études, qui rem-Media Prize décerné par l'Union Gebbe une nomination à l'Os-

rière en réalisant des films expé-Arts Visuels et du Design (AKI) à l'école du Musée Boston (SMFA) aux croche une licence en design et de poursuivre ses études par une des arts visuels de Hambourg. son diplôme avec mention. Elle notamment SORES & SIRIN, son porte l'European Young CIVIS Européenne, et qui offre à Katrin car du Meilleur court-métrage

de fiction. AUX MAINS DES HOMMES est son premier long métrage.

AUX MAINS DES HOMMES

(2013 – long-métrage, 109' - RED)

SORES & SIRIN

(2008 - court-métrage 23' - super 16)

NARZISSEN / DAFFODILS

(2007 - court-métrage 13' - super 16)

EINLADUNG/INVITATION

(2007 – court-métrage 7' - 35mm noir & blanc)

HOW DO YOU WANT IT?

(2006 - court-métrage 5')

KOI

(2006 – court-métrage 11')

FRIEDENSTAUBEN

(2008 – documentaire 25' – HD noir & blanc)

THE EDITING BALLET

(2006 - boucle de 15', installation de 4 téléviseurs)

RAIN

(2005 - film experimental 3'33")



ARTISTIQUE

Julius Feldmeier Sascha Alexander Gersak

Annika Kuhl

Swantje Kohlhof

Til Theinert

Daniel Michel

Tore

Benno

Astrid

Sanny

Dennis

Eule

TECHNIQUE

Scénario et réalisationKatrin GebbePhotoMoritz SchultheissMusiquePeter Folk & Johannes LehnigerMonteurHeike GnidaProducteurVerena Gräfe-Höft - JunafilmCo-producteurKatharina Dufner - ZDF

